

Author Anael Pigeat
 Artist ernesto Neto
 Publication La semaine de match

LA SEMAINE DE MATCH

Par Anaël Pigeat / Photos Alexandre Isard

■ L'une des dernières fois qu'il est venu à Paris, alors qu'il était dans un taxi pris dans des embouteillages, Ernesto Neto a entendu des voix : il fallait qu'il apprenne le français, lui qui est venu si souvent chez nous depuis sa création d'une grande installation à l'intérieur du Panthéon, il y a près de vingt ans. Alors il a commencé à prendre des cours de français, qu'il mêle aujourd'hui harmonieusement à l'anglais. Parler avec lui, écouter ses digressions et ses enthousiasmes, sa gratitude pour la Terre qui nous porte, c'est déjà commencer un voyage.

Sous la nef du Grand Palais rénové, qui rouvre entièrement ses portes après quatre ans de travaux, Ernesto Neto invite les visiteurs à s'installer dans son œuvre : une île qu'il décrit lui-même comme une forêt, ou bien un bateau. C'est un paysage de fils de tissus multicolores tressés au crochet qui dessinent des frondaisons à travers lesquelles passe la lumière venue de la somptueuse verrière 1900. On circule entre des piliers ou des troncs d'arbre animés par les courants d'air et par le passage des visiteurs. À cette haute structure, armée aux poutres métalliques du bâtiment par des poids et des poulies, sont accrochées des pelotes remplies d'épices. Clous de girofle, cumin, mais ou haricots nous font voyager par les sens autour du monde, tout comme les instruments de musique, également rapportés de Chine, d'Inde, du Japon, d'Afrique ou du Moyen-Orient, eux aussi suspendus à cette architecture de coton. « Pour moi, la gravité est une déesse ! » s'exclame Ernesto Neto. Les visiteurs sont invi-

tés à s'emparer de ces instruments et à les essayer. Au fil de notre visite, l'artiste nous les présente un par un, raconte la façon dont il les a découverts : tambourin, agogo, bol tibétain, caixa, surdo, ganzá... D'ailleurs, il ne faut pas attendre longtemps pour qu'il se mette à en jouer lui-même.

L'idée de l'œuvre ? « Elle m'est venue un jour où, étant à Lisbonne, je regardais l'estuaire du Tage et, plus loin, l'océan Atlantique. En me retournant, j'ai vu ces bateaux anciens qui rentraient dans le ventre de l'Europe. C'est là que toute l'histoire de la colonisation a commencé, et que se pose cette question : où allons-nous ? » Ernesto

« Notre bateau, c'est la Terre », dit-il en regardant son œuvre

Neto associe constamment dans ses œuvres des références historiques et des paroles de chansons de samba, comme le titre de l'exposition, « Nosso Barco Tambor Terra ». Pour lui, la danse et la pratique de la musique – il a commencé les percussions il y a cinq ans – sont une façon comme une autre d'être ensemble, comme dans les « blocos », ces rassemblements d'habitants par quartiers pour le carnaval, à Rio de Janeiro. « Avant de commencer le montage de l'exposition, avec l'équipe de l'atelier, nous avons fait des danses pour bien engager le travail. »

Neto a un sens de la communauté qui touche à la spiritualité, mais sans religion. Il cite volontiers l'« ubuntu », un terme bantou qui désigne l'idée que nous sommes ce que nous sommes grâce à ce que nous sommes tous. D'ailleurs, on a le sentiment que les moments de préparation dans l'atelier ou le montage de l'exposition font déjà partie de l'œuvre. Depuis longtemps, ses travaux

ont une dimension interactive qu'il relie à l'histoire de l'art brésilienne. Si les artistes Lygia Clark ou Hélio Oiticica ont inventé des œuvres manipulables au cours du XX^e siècle, c'est en écho aux chants des peuples autochtones, à leur héritage culturel.

« Lygia Clark déclarait justement que la maison est le corps. Ce bateau a commencé à naviguer en moi. La forêt est à l'intérieur, et notre bateau, c'est la Terre », dit-il en regardant son installation. Enfant, il voulait être astronaute, mais la vie l'a conduit vers l'art, et vers une vision cosmique de l'Univers : « J'ai toujours aimé la physique, mais lorsque j'étais ado, je savais surtout ce qu'était la bonne marijuana... Alors j'ai échoué en astronomie. Mais j'ai connu un peintre qui m'a emmené à Bahia, dans le nord du Brésil. Et, le dernier jour du carnaval, j'ai rencontré une fille qui m'a décidé à commencer un cours de sculpture. Depuis, c'est ce que je fais. Enfin, j'essaie ! »

Il nous engage à prendre conscience de l'air autour de nos corps. Quelques secondes suffisent à reconnaître ces sensations qu'il nous invite à éprouver : odeur, rugosité, vision de la lumière, résonance des instruments... Avec cette embarcation, ce temple que l'on traverse, cette tente fragile et délicate, Ernesto Neto ne nous propose rien de moins que de nous reconnecter à nous-mêmes, et à la planète. « La Terre n'est pas un paysage, nous sommes à l'intérieur de la Terre », conclut-il. Une façon d'apprendre à rêver... ■

« Nosso Barco Tambor Terra », Ernesto Neto, au Grand Palais à Paris, jusqu'au 25 juillet. Gratuit.

